

CRITIQUE, concert. MARCQ-EN-BAROEUL, Eglise Saint Vincent, le 14 décembre 2023. CORELLI, J.S. BACH, HAENDEL, BALLARD... Musiques pour la nuit de Noël, La Fenice, Jean Tubéry.

Somptueux programme idéalement adapté aux attentes que suscite la période de Noël. Aux côtés de la crèche laissée éclairée le temps du concert, les instrumentistes de La Fenice savent déployer les qualités habituelles de l'ensemble fondé par Jean Tubéry, il y a plus de 30 ans à présent. Pérennité exemplaire qui s'est maintenue coûte que coûte du fait d'une intégrité musicale infaillible. Le temps et l'expérience s'accordent ici et

composent un cycle à la fois dense et exaltant.

De tubes baroques, **Jean Tubéry** fait un continuum pastoral d'une éloquente douceur, contrastée aussi car pas d'essor baroque sans nerf ni passion. Il en découle donc ce conte musical de la Nativité à travers l'Europe baroque... Mais le chef ajoute ce supplément d'âme et de profondeur, cette soie ductile qui renforce encore la cohérence sonore du groupe. Jouant les parties des flûtes, du cornet à bouquin, le chef veille à la clarté et la souplesse du geste comme à la justesse et la profondeur des intentions.



Corelli gagne un surcroît d'assise poétique grâce aux textes courts qui rappellent l'enjeu dramatique de chaque séquence. Mais renforcée et élucidée, la trame narrative se trouve aussi doublée d'une somptueuse énergie collective,

le chef flûtiste entouré des cordes et du double continuo [orgue et clavecin] pour une nuit de Noël parmi les mieux enivrées qui soient. Même enjeu à la fois narratif voire descriptif dans l'hiver, extrait saisissant et bien affirmé des Quatre Saisons de Vivaldi, grâce au violon lui aussi flexible et naturellement expressif du leader **Matthieu Camilleri**.

Ouvrant cette soirée chamarrée, avec deux chansons de Ballard, réjouissant et clair dans l'exaltant Rejoyce du Messie de Haendel, le ténor **Olivier Coiffet** ne manque ni d'aplomb ni

d'adresse, d'autant plus justes dans les extraits finaux de l'oratorio de Noël de JS Bach : voix fraîche et puissante, vivace et même alerte malgré les redoutables mélismes enchaînés, mais un terrain familier pour celui qui aime plus que tout, chanter la partie de l'Évangéliste des Passions.

Jean Tubéry dont on sait l'exigence musicale dans la conception des programmes, n'hésite pas à oser en bis, un extrait de Bach dont la partie pour flûte est remplacée par son instrument fétiche, le cornet à bouquin ; instrument roi de la Cita lagunaire... Sa rondeur et sa tendresse vénitienne enchantent comme un dernier salut complice. Comme l'emblème aussi de cette soirée, comme de l'ensemble instrumental, plus engagé que jamais.

L'enchaînement associant l'espoir à la joie, mais aussi la tendresse émerveillée des bergers ne pouvait mieux célébrer le temps de Noël, ce temps béni où le Miracle de l'Enfant Sauveur nous est promis.

CRITIQUE, concert. Marcq en Baroeul, le 14 décembre 2023.

CORELLI, JS BACH, HAENDEL, BALLARD,... Musique pour le Messie –

Un conte musical de la Nativité à travers l'Europe baroque –

Ensemble La Fenice a venire – **Jean Tubéry**. Photo © studio

CLASSIQUENEWS.TV 2023

Ensemble La Fenice aVenire

Olivier Coiffet : ténor

Matthieu Camilleri, Anaëlle Blanc-Verdin : violons

Sandrine Dupé, Clara Mühlethaler : altos

Jean-Baptiste Valfré : violoncelle

Ershad Vaeztehrani : contrebasse

Mathieu Valfré, Adam Slimani : clavecin & orgue positif

Jean Tubéry : flûtes à bec, cornet & direction

CRITIQUE. Concert. PARIS, Salle Cortot, le 12 décembre 2023. PURCELL / MATTEIS / Mrs PHILARMONICA. Le Consort.

Pour accompagner la sortie de leur disque « *Philarmonica* » (chez Alpha Classics,) **Le Consort** offre à la **Salle Cortot** un concert sur le thème de « *Grounds & Sonates anglaises* », reprenant la thématique de la musique à Londres au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles. C'est à travers trois figures de la musique anglaise de cette période charnière, Henry Purcell, Nicola Matteis et Mrs Philharmonica, que les quatre musiciens de l'ensemble **Le Consort** – **Justin Taylor** (clavecin), **Théotime Langlois de Swarte** et **Sophie de Bardonnèche** (violon) et **Hanna Salzenstein** (violoncelle) – présentent la richesse du baroque anglais, une subtile réunion de la polyphonie du temps passé et de la modernité française et italienne. L'alliance de la noblesse et élégance françaises caractérisées notamment par les Vingt-Quatre violons du Roy, et de la virtuosité italienne manifestée dans le répertoire du violon importée en particulier par le Napolitain Nicola Matteis, s'expriment sous le prisme de la mélancolie parfois très poussée, typique de la musique britannique de cette période.

Chaque concert de l'Ensemble Le Consort est un intense plaisir de musique. D'abord parce qu'on entend de belles musiques dans une interprétation de haute volée, ensuite parce que leurs programmes regorgent de curiosités et d'œuvres dénichées dans des archives de bibliothèques. Les musiciens insufflent une brise rafraîchissante à ces vieilles partitions jusqu'alors endormies, comme c'est le cas dans ce programme avec Nicolas Matteis, et surtout, la découverte de Mrs Philharmonica faite par Sophie de Bardonnèche. Pour partager la passion de la musique, chaque membre du Consort prend toujours parole au cours du concert, et à plusieurs reprises, tout cela dans une ambiance extrêmement amicale, car ils s'amuse visiblement en jouant, créant une proximité avec le public. Ce soir-là, de petites pièces se succèdent les unes aux autres, et sans annonce du titre à chaque fois, le public peine à suivre le programme. Pour remédier à cette situation assez complexe pour certains, Justin Taylor fait le point sur le déroulement du concert, comme s'ils parlaient à des amis : « *Pour ceux qui sont perdus dans le programme, nous venons de jouer une telle pièce et nous allons continuer avec un tel morceau !* » Immédiatement, tout le monde se rassure avec un sourire !

Pour revenir au début la soirée, la première pièce, *Queen's Dolour* de Purcell (pièce pour clavecin arrangée pour ensemble par Le Consort), donne un ton mélancolique, d'autant qu'on commence à entendre les premières notes derrière la porte de la scène par laquelle les musiciens entrent en jouant en procession. Suivent *Maniera italiana* et *Andante Malinconico* de Matteis, qui continuent dans le ton. Les œuvres de Matteis présentées ce soir sont toutes empreintes d'un lyrisme dont la vocalité est éloquentement exprimée par les deux violons magistraux. Pour *Fantasia* de Nicola Matteis Junior, Théotime Langlois de Swarte raconte avec beaucoup d'enthousiasme, avant de la jouer, l'histoire de la deuxième version, alors que la plupart dans la salle ne connaissent même pas la première... Mais peu importe, sa passion est partagée, et on prête l'oreille beaucoup plus attentivement à son interprétation

virtuose, mais simple. Cette *Fantasia* introduit *Adagio*, *Sarabanda Amorosa* (*affettuoso* italien !) et *Diverse Bizarrerie sopra la Vecchia Sarabanda o pur Ciaccona* de Matteis (père), à la manière de pastiche de suite couramment pratiquée à l'époque. Quant à Mrs Philharmonica, dont la vie est totalement couverte de mystère, l'expressivité de sa musique sous une influence italienne très nette suscite un profond sentiment affectif. Parmi les pièces de Purcell, les jeux de nos musiciens font ressortir avec art une imitation de trompette dans le *Trumpet Tune* (arrangé par Le Consort) et la basse obstinée du fameux *Ground* (ici, en ré mineur). Tout au long du concert, le clavecin de Justin Taylor se distingue par une grande liberté de propos et des ornements raffinés. À la fin du concert, on ajoute des arrangements de *Concerti grossi* de Charles Avison, s'ouvrant vers la période pré-classique.

Le public leur offrant des applaudissements plus que nourris, des bis se succèdent, et les jeunes gens sur scène « se lâchent, car c'est le dernier concert de l'année ! » (dixit Théotime Langlois de Swarte), avec un arrangement de *Douce nuit, sainte nuit*.

CRITIQUE. Concert. PARIS, Salle Cortot, le 12 décembre 2023.
PURCELL / MATTEIS / Mrs PHILARMONICA. Ensemble Le Consort.

VIDEO : Le Consort interprète la Sonate en trio op 1 n°3 de Dandrieu

**CRITIQUE, concert. Paris,
Auditorium de la Fondation
Louis Vuitton, le 15 décembre
2023. SCHUMANN / RACHMANINOV.
Yoav Levanon (piano).**

Dans le cadre de la série des récitals *Piano Nouvelle Génération*, la Fondation Louis Vuitton a accueilli – le vendredi 15 décembre 2023 et pour la deuxième fois -, le-très-jeune pianiste israélien Yoav Levanon, dans un programme Robert & Clara Schumann et Sergueï Rachmaninov. Logée à la lisière du Bois de Boulogne et du Jardin d'Acclimatation, la structure futuriste de la Fondation Louis Vuitton à Paris est dotée d'un Auditorium dont la programmation n'a rien à envier aux grandes salles de concerts parisiennes. En témoignent la récente présence en ces lieux du célébrissime pianiste chinois Lang Lang et la série de concerts intitulée *Piano Nouvelle Génération* qui, comme son nom l'indique, ambitionne de faire connaître de jeunes interprètes.



C'est incontestablement le cas pour le récital de **Yoav Levanon**, 19 ans, dont c'est n'est pas la première apparition, puisqu'il s'y était déjà produit en 2021. C'est un programme à consonance romantique qui nous est proposé, car construit autour du couple

Robert et Clara Schumann: les *Variations sur un thème de Robert Schumann op.20*, suivi des *Etudes symphoniques op.13* de **Robert Schumann** puis, pour terminer, les *Etudes-Tableaux op.39* de **Sergueï Rachmaninov**. Bonne idée -hélas, trop rare... – d'associer une œuvre de **Clara Schumann** à une contribution majeure de Robert pour le piano, ses fameuses *Etudes symphoniques*. C'est en 1853 qu'intervient la composition des *Variations sur un thème de Robert Schumann*, première pièce du récital. Elle est dédiée « à mon époux bien-aimé, pour le 8 juin, ce nouvel et pauvre essai de sa vieille Clara, pour l'anniversaire de Robert Schumann, né le 8 juin 1810. Cette dédicace est d'autant plus émouvante que la pièce est composée alors que Robert subit les premiers symptômes de la maladie mentale qui le conduira à être interné l'année suivante, en 1854. Le thème en question, objet de ces variations, est extrait du recueil *Bunte Blätter opus 99*. C'est plus précisément le n°4 dudit recueil, l'*Albumblatt en fa dièse mineur* qu'a retenu la compositrice. Plutôt brève et comprenant sept variations, cette pièce n'est pas exempte de tendresse et de délicatesse, et elle est joliment restituée par Yoav Levanon.

Place ensuite aux *Etudes Symphoniques opus 13*. Changement de climat pour cette œuvre majeure de l'œuvre pour piano de **Robert Schumann**. Yaov Levanon est évidemment attendu au tournant de cette pièce redoutable qui est le cœur du récital. En forme de thème et variations, elle constitue en effet l'apogée du récital. On peut regretter qu'il ait choisi une version qui fait l'impasse sur deux études posthumes et sur

celle réputée injouable que tous les pianistes jouent aujourd'hui. Sa digitalité fait merveille et elle peut parfois être stupéfiante. Il nous a semblé cependant que cette incontestable virtuosité l'était, parfois, au détriment de la musicalité. Son interprétation s'est avérée irréprochable techniquement, mais d'un son parfois un peu désincarné – et pour tout dire une interprétation qui nous a paru, de temps en temps, s'éloigner du romantisme schumannien.

Par contre, si l'on reste réservé quant à son approche de Schumann, on ne peut que constater que les *Etudes-tableaux opus 39* de **Sergueï Rachmaninov** correspondent infiniment plus à son tempérament et à son approche de l'instrument. Furie, bourrasque, toute la palette « orchestrale » que déploie le compositeur russe ne lui est pas étrangère et lui permet de laisser libre cours à son art du clavier pour clore ce récital en feu d'artifice. On ne fera pas grief à Yoav Levanon de sa sobre présence scénique, ni de son jeu dépourvu de gestes spectaculaires. Par bonheur, il ignore les démonstrations – hélas trop fréquentes ! – de certains de ses collègues, pour lesquels la posture l'emporte sur la musique. En témoigne aussi la pause plutôt longue et réfléchie que ce jeune interprète s'impose, avant chaque pièce, comme pour se pénétrer de l'œuvre à venir et nous faire partager ce moment où un nécessaire silence précède la musique.

Enfin, ce jeune pianiste n'est pas avare de bis... car il nous en offre pas moins de trois, entrecoupés de commentaires – en anglais – plus ou moins compréhensibles ! Ce jeune pianiste, visiblement heureux de jouer à Paris et de retrouver un public visiblement conquis, met un terme à ce récital par une courte pièce de Franz Liszt, *Mazeppa*, puis par la *Canzona serenata*, extrait du recueil des *Mélodies oubliées* de Nikolaï Medtner, et enfin, concluant en une forme humoristique (clin d'oeil au dessin animé *Tom et Jerry*), la *Rhapsodie hongroise no.2* de Franz Liszt.

CRITIQUE, concert. Paris, Auditorium de la Fondation Louis Vuitton, le 15 décembre 2023. C. et R. Schumann / S. Rachmaninov. Yoav Levanon (piano). Photos (c) DR.

VIDEO : Yoav Levanon interprète la Rhapsodie hongroise N°2 de Franz Liszt

CRITIQUE, concert. PARIS, La Scala Paris, le 11 décembre 2023. CHOPIN / BACH / KAPOUSTINE / SUMINO / HISAISHI. Hayato Sumino (piano)

Demi-finaliste au dernier concours Chopin de Varsovie (2021), Hayato Sumino est plus largement connu sur *YouTube* sous le pseudonyme de Cateen. Celui qui a cartonné (et cartonne toujours) avec ses variations sur « *Ah ! Vous dirai-je, maman* » de Mozart est un phénomène qui représente si bien la nouvelle génération d'interprètes. En effet, il transcende les genres à partir du moment où ceux-ci correspondent au mode d'expression le plus

adapté. Ainsi, parallèlement à une carrière de musicien classique, Hayato Sumino n'hésite pas à se produire dans des sessions de Jazz, il joue d'ailleurs souvent avec Francesco Tristano, lui aussi musicien hybride, sur des claviers acoustiques et/ou électroniques.



Le programme de l'unique récital parisien du pianiste japonais, le 11 décembre, à **La Scala Paris**, reflète cette démarche, mais également son souci de faire vivre la musique du passé dans le présent. Pour ce faire, il a toujours au moins deux

pianos sur scène : un piano de concert, en l'occurrence un Steinway B, et un piano droit préparé pour obtenir un son plus étouffé. Il peut éventuellement y avoir un troisième clavier, souvent électronique, mais ce soir-là, deux pianos acoustiques suffisaient.

Il commence par deux œuvres virtuoses de Chopin, le *Scherzo n° 1 en si mineur* et le *Nocturne en ut mineur op. 48 n° 1*. La sonorisation, légère mais clairement perceptible, pour des effets spécifiques dans l'interprétation de ses propres compositions qui vont suivre, compresse le son et l'instrument perd son ampleur. Dès lors, dans le *Scherzo*, tout est trop sec dans le premier accord, puis dans le déferlement d'arpèges qu'on aimerait entendre tour à tour plus poignant et fiévreusement pathétique. De la même manière, la *Nocturne* n'exprime pas cette lueur d'espoir dans une douleur désespérée. Pourtant, notre pianiste a pleinement la capacité de faire part de sentiments romantiques chopiniens...

En écho avec ce *Nocturne*, Sumino joue trois *Nocturnes* qu'il a composés lui-même, sur le piano droit qui donne donc un son

étrange et onirique. Dans le style de musique de film ou de dessin animé, un peu à la manière de Joe Hisaishi, ils sont agréables à écouter. Puis, nous assistons à un grand saut dans le temps, avec la *Partita n° 2* de Bach où il fait preuve de grande clarté dans les plans sonores, grâce à des notes tantôt détachées, tantôt reliées, avec à la fois une légèreté et une gravité bien dosées. Ici, quelques ornements discrets viennent nourrir le propos, et là un jeu *legato* revêt le phrasé d'une grande élégance.

La deuxième partie commence par deux pièces, justement de Joe Hisaishi (dont un extrait du dernier film de Hayao Miyazaki, *Le Garçon et le Héron*), avant de s'enchaîner à trois des huit *Etudes de concert op. 40* de Nikolaï Kapoustine. Avec le rythme latin de la première étude, la grille de jazz transparente de la deuxième, et l'influence nette du jazz-rock sur la troisième, le sens rythmique exceptionnel de Sumino se déploie ici avec bonheur. La sonorisation est désormais presque inaudible, et l'on peut apprécier la résonance de son Steinway. Il continue avec ses compositions, cette fois-ci dans un style plus romantique, avec des motifs empruntés à Chopin ; le programme indique d'ailleurs en anglais « *Pieces of Chopin's Recompositions* ». *New Birth* reprend la formule arpégée de l'*Étude op. 10-1, Recollection*, le thème de la *Deuxième Ballade* et un très bref passage dansant d'une *Mazurka*.

Pour terminer le récital, il enflamme la salle avec son arrangement du *Boléro* de Ravel, commencé sur deux pianos, la main gauche sur le piano droit pour les notes répétées de caisse claire – bientôt partagées par les deux mains sur le seul Steinway -, et la main droite sur le piano à queue pour les thèmes. L'arrangement est ingénieux et inventif, toutes les notes de tous les instruments d'orchestre s'entendent clairement, montrant éloquemment son talent de compositeur-arrangeur. Quelques bis concluent la soirée, dont une autre *Étude* de Kapoustine et surtout son « tube » de *Ah ! Vous*

dirais-je, Maman où il développe plus amplement la mélodie enfantine, dans le style de jazz, de ragtime, avec un contre-chant virtuose de basse à l'octave, et également avec la reprise des arpèges à la main droite de l'*Etude op. 25-11* de Chopin...

La soirée continue encore longtemps dans le Hall de La Scala où ses fans s'amassent autour de lui pour des photos et des autographes !

CRITIQUE, concert. PARIS, La Scala Paris, le 11 décembre 2023.
CHOPIN / BACH / KAPOUSTINE / SUMINO / HISAISHI. Hayato Sumino (piano). Photos (c) DR

VIDEO : Hayato Sumino joue le 3ème mouvement du Concerto pour piano de Gershwin

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux Grains, le 8 décembre 2023. BEETHOVEN / BRAHMS : Orchestre National

du Capitole de Toulouse / Mao Fujita (piano) / Elias Grandy (direction).

Les mélomanes toulousains ont payé de malchance après l'annulation consécutive, pour des raisons de santé, de la pianiste *star* **Maria Joao Pires** puis de l'ancien directeur musical de l'**Orchestre National du Capitole de Toulouse**, **Tugan Sokhiev**, tous les deux très attendus à la **Halle aux Grains** pour une exécution des *4èmes Concerto pour piano* de Beethoven et *Symphonie* de Brahms. Mais ils ont néanmoins eu la grande satisfaction, à en croire le triomphe qu'ils leur ont réservé ensuite, de découvrir deux jeunes musiciens d'exception en la personne du pianiste japonais **Mao Fujita** et du chef nippon-allemand **Elias Grandy** (que nous avons justement découvert, un mois plus tôt, [dans un autre concert symphonique à Monte-Carlo](#)). Chose rare avec un double changement, de chef et de soliste, le programme est resté lui inchangé.



Jeune pianiste (né en 1998 à Tokyo) ayant remporté des prix aussi prestigieux que le Premier prix du Concours International de piano Clara Haskil ou la médaille d'argent au Concours Tchaïkovsky 2019, Mao Fujita entre dans l'arène toulousaine ainsi précédé d'une flatteuse réputation. Et il ravit au plus haut point dans le célèbre *opus* beethovénien qui, sous ses doigts, est interprété avec pudeur et sans afféterie. Pas d'excentricité ni de gestes ostentatoires au détriment de la musique : place à un Beethoven simple et sans ostentation, et à ce long poème sonore dont l'héroïsme n'est plus la tonalité dominante. Pianiste et orchestre exposent des vérités complémentaires, et ils avancent ensemble, du dialogue aux instants de symbiose. L'interprétation, apaisée et dépassionnée, n'en a pas moins fait ressortir le dramatisme inhérent à l'ouvrage. Fujita nous offre une version sobre et

sans préciosité : son toucher est clair et le phrasé équilibré dans l'*Andante con moto*, avant de dérouler une belle virtuosité dans le *Rondo* final. Comme, sous ses doigts, ce *concerto* paraît merveilleusement simple et facile ! Mais pour montrer toutes les facettes de son art, c'est un *bis* diabolique (que nous n'avons pas reconnu) qu'il offre au public, à contre courant total de son jeu dans le *concerto* de Beethoven.

En seconde partie de soirée, on reste avec le chiffre 4 et dans le romantisme germanique avec la grandiose 4^{ème} *Symphonie* de Brahms, dirigée de manière passionnée par le bondissant **Elias Grady**, même si c'est avant tout la virtuosité des musiciens de l'ONCT qui fait merveille ici, d'autant que cette virtuosité n'est ni gratuite ni grandiloquente, mais parfaitement en situation dans une symphonie qui y fait peut-être plus directement appel que ses trois aînées. La conduite de l'*Allegro non troppo* initial, introduit par un *piano* magnifiquement progressif des premiers et seconds violons, prend de plus en plus d'ampleur, jusqu'au déchaînement final d'une absolue maîtrise. Les deux mouvements intermédiaires s'avèrent impeccablement réalisés, avec un *Andante* lyrique et progressif, suivi par un *Allegro giocoso* étincelant et dynamique à souhait. Le plus impressionnant est la capacité de la masse instrumentale réunie (à travers en particulier un pupitre de cordes bien garni, comptant notamment huit contrebasses) de parvenir cependant à une transparence et à une clarté qui contribuent à alléger un discours dont la solennité n'explose pas moins dans un quatrième mouvement ravageur.

Au final, un concert qui aura tenu toutes ses promesses malgré l'annulation des deux stars initialement prévues !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux Grains, le 8 décembre 2023. BEETHOVEN / BRAHMS : Orchestre National du Capitole de Toulouse / Mao Fujita (piano) / Elias Grandy (direction). Photos © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Mao Fujita interprète le 23ème Concerto pour piano de Mozart

CRITIQUE, concert. MONTE-CARLO, Auditorium Rainier III, le 10 décembre 2023. BEETHOVEN / SCHUBERT. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Piotr Anderszewski (piano), Kazuki Yamada (direction).

Après avoir laissé sa baguette au jeune et talentueux [chef nippon-allemand Elias Grandy le mois dernier](#), Kazuki Yamada est

de retour sur le vaste plateau de l'**Auditorium Rainier III** à Monte-Carlo pour diriger la phalange dont il est le directeur musical depuis 2016. C'est par une ouvrage assez "anecdotique" que la soirée commence, quand bien même né de la plume de **Ludwig van Beethoven**, l'Ouverture du *Roi Etienne* (1811), page d'introduction à une série de neuf pièces pour chœur et orchestre qui n'est jamais jouée, et qui apparaît tellement loin du génie dont est emplie le second ouvrage de ce même Beethoven mis à l'affiche ensuite, le majestueux et grandiose **5ème Concerto pour piano et orchestre** (dit "L'Emepereur"), avec comme soliste le pianiste polonais **Piotr Anderszewski**.



Avouons que, dès les tous premiers instants de ce concerto, l'introduction de l'orchestre est d'une telle intensité que l'on ne peut imaginer autre chose qu'un moment de grâce. À quoi tout cela est-il dû ? Deux mesures et le miracle

émotionnel se produit. L'entrée du piano, admirablement détachée, permet déjà d'apprécier l'extraordinaire toucher de **Piotr Anderszewski**. Puis, la symbiose entre l'orchestre et le piano est totale, le pianiste totalement investi dans son jeu donne à cette pièce toute la grandeur qu'elle requiert. Chaque note est jouée pour elle-même, et exprime un sentiment, une intention, un mot de son discours musical, tandis que le raffinement de sa technique lui permet d'avoir un dialogue exceptionnel entre sa main gauche et sa main droite. Avec un tel toucher, une telle sensibilité, l'*adagio poco moto* est un moment de temps suspendu qu'on a eu envie d'écouter les yeux fermés, pour mieux goûter chaque intonation, chaque instant de cette sublime musique. Bientôt un triomphe salue cette interprétation particulièrement investie et, rappelé maintes fois, le pianiste offre en bis au public monégasque un nouveau moment de grâce absolue avec une exécution d'une infinie délicatesse de la *Sarabande* de la *Première Partita* de J. S. Bach.

En seconde partie de soirée, place à la **Cinquième Symphonie** (1816) de **Franz Schubert**, d'une élégance toute mozartienne, plutôt éloigné du faste et de la pompe de la première œuvre, sauf que le tempérament du chef l'amène à en donner ici une interprétation peut-être plus "musclée" que nécessaire. Le chef japonais prend ainsi l'ouvrage de Schubert à bras-le-corps, mais la gestion de la dynamique manque de délicatesse, d'où une impression de compacité et de robustesse. Le pupitre des cordes offre à nos oreilles la magnifique sonorité à laquelle elle nous a habitués, bien qu'elles paraissent cette fois épaisses, ici ou là, alors que l'œuvre appelle davantage de légèreté, tandis que les cuivres ont tendance à tonitruer, mais il est toujours difficile de tempérer les ardeurs d'une Rolls comme l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** !

CRITIQUE, concert. MONTE-CARLO, Auditorium Rainier III, le 10 décembre 2023. BEETHOVEN / SCHUBERT. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Piotr Anderszewski (piano), Kazuki Yamada (direction). Photos © Jean-Louis Neveu

VIDEO : Piotr Anderszewski joue le « Prélude et fugue » du Second livre du « Clavier bien tempéré » de J. S. Bach

CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre de l'Athénée, le 3 décembre 2023. MELINAND : Le Petit Livre d'Anna Magdalena Bach. Béatrice Martin (clavecin), Charles Lavaud (piano), Christine Brücher et Fabienne Rocaboy (comédiennes).

Créé en 2020 à la MC2 de Grenoble, le spectacle *Le Petit Livre d'Anna Magdalena Bach* écrit et mis en scène par Agathe Mélinand est repris au Théâtre de l'Athénée à Paris. Inspiré du *Notenbüchlein* d'Anna Magdalena Bach (1725), et du film

Chroniques d'Anna Magdalena Bach (de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, 1968, où le grand Gustav Leonhardt joue le rôle de l'un des plus grands musiciens de l'histoire), ce théâtre musical retrace la vie de la seconde épouse de Johann Sebastian Bach, dans une succession de récits sobres entrecoupés par la musique de **J.S. Bach, Carl Philipp Emmanuel Bach et Francois Couperin.**

Au milieu de la scène, un clavecin tenu par **Béatrice Martin** et un piano moderne joué par **Charles Lavaud**. L'association de ces deux instruments est suffisamment rare pour intriguer. Les deux instruments doivent être accordés de la même manière, très certainement à tempérament égal à 440 ou 442Hz, et ils sont parfois joués ensemble. Au début, cela fait un effet très étrange, mais l'oreille s'habitue vite. La présence de piano serait un symbole de l'intemporalité de la musique de Bach, mais l'interprétation de Charles Lavaud avec beaucoup de pédale forte brouille la clarté de la partition et la transforme parfois en une musique romantique presque sentimentale. À deux ou trois reprises, Béatrice Martin part au fond de la scène, côté jardin, pour jouer de petites pièces sur clavicorde. Le faible volume de cet instrument nous invite à tendre très attentivement l'oreille. La metteuse en scène a-t-elle recherché le secret le plus intime de la famille Bach dans ce son confidentiel ?

Car il s'agit bien de l'intimité d'une famille à laquelle on assiste, à travers l'histoire d'une femme. Cantatrice, Anna Magdalena Bach a épousé Johann Sebastian Bach à l'âge de vingt ans, mais sera vite interdite de chanter devant le public dans la culture protestante. Des treize enfants qu'elle a eus, cinq seulement ont survécu. **Christine Brücher** et **Fabienne Rocaboy** énumèrent les noms de chaque enfant, la date de leur naissance et de leur mort, le plus simplement possible, comme si elles lisaient une liste quelconque, comme si ces événements heureux ou malheureux étaient finalement comme une routine qui s'inscrivait dans le temps. Cependant, la perte d'un enfant

n'est jamais banale... Le ton des deux comédiennes, toujours retenu, exprime la vie constante d'Anna Magdalena consacrée à l'affaire familiale ; l'absence de l'expression exubérante dans le récit est émouvante, d'autant que les costumes invitent à la nostalgie, quand bien même « retransposés », car ils ressemblent aux habits de jeunes écolières des années 1950 (y compris leurs coiffures...), et suscitent le sentiment de discipline, discipline auquel Anna Magdalena a dû s'imposer entre les constantes grossesses, l'éducation de ses enfants et la copie des partitions de son époux.

Quelques lampes de tables à abat-jour, posées à même le sol avec un bel alignement, et les jeux de lumières (**Michel Le Borgne**) sont les seuls éléments d'une scénographie qui confèrent une grande poésie et un peu de gaieté dans ce spectacle où les émotions s'expriment avec beaucoup de pudeur.

CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre de l'Athénée, le 3 décembre 2023. MELINAND : Le Petit Livre d'Anna Magdalena Bach. Béatrice Martin (clavecin et clavicorde), Charles Lavaud (piano), Christine Brücher et Fabienne Rocaboy (comédiennes).

VIDEO : Teaser du « Petit livre de Magdalena Bach » (d'Agathe Mélinand) au Théâtre de l'Athénée

CRITIQUE, concert. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 9 décembre 2023. MOUSSORGSKI / RAVEL / STRAVINSKY : Orchestre Philharmonique de Nice / Alexandre Tharaud (piano) / Lionel Bringuier (direction).

Alors qu'un communiqué, envoyé la veille par le service Communication de l'Opéra Nice Côte d'Azur, nous annonçait la nomination (avec effet immédiat !) du chef niçois **Lionel Bringuier** comme **Chef Principal de l'Orchestre Philharmonique de Nice** (à la place de Daniele Callegari, qui occupait ce poste depuis 2019...), c'est ce même chef que l'on retrouvait, le lendemain 9 décembre, à la tête de la phalange dont il détient désormais les rênes, pour un concert symphonique sis dans la magnifique enceinte du **Théâtre de l'Opéra de Nice** (et dans lequel – nous offre comme anecdote **Bertrand Rossi**, le directeur de l'institution azurée, en propos d'après concert – le bébé Bringuier, âgé de seulement 11 jours, franchissait déjà le seuil de l'opéra niçois, lové dans les bras de sa maman mélomane !). 37 ans plus tard, le "*rêve est devenu réalité*", s'exprime à son tour le principal intéressé après le vibrant hommage adressé par Bertrand Rossi en présence du Maire Christian Estrosi et de tout un aréopage de « personnalités » locales... ainsi que d'une salle chauffée à blanc et pleine à craquer ! Chauvin ou pas, le public niçois fait un triomphe à l'heureux élu, après lui en avoir fait un pour sa flamboyante direction musicale d'un concert où

Moussorgski, Ravel et Stravinsky étaient mis à l'honneur !



Et c'est avec ***Une Nuit sur le Mont-Chauve*** de Moussorgski, dont simplement quelques esquisses furent établies par Moussorgsky pour être vraiment composée par Rimsky-Korsakov, que la soirée débute. Les mouvements amples et précis du chef permettent à la

phalange niçoise de donner à la "Scène de sabbat" tout son relief, ses couleurs sombres, ses rythmes diaboliques puis la délivrance, dans le bruissement des cloches chassant les esprits maléfiques et l'arrivée de l'aube balayant les fantômes de la nuit. La fin de cette évocation fantastique ne manque pas d'être applaudie par un public déjà conquis, et qui n'en demandait pas moins que cet irrésistible voyage pour débiter une soirée qui s'annonce alors parfaite. Et c'est alors l'un des meilleurs ambassadeurs du piano français, le fringant **Alexandre Tharaud**, qui fait ensuite son entrée pour une exécution du fameux *Concerto pour piano de la main gauche* de **Maurice Ravel** (qu'il vient juste d'enregistrer aux côtés de Louis Langrée chez Warner Classics). Le pianiste français peut donner la mesure de son incroyable talent dans cette œuvre plutôt ingrate, mais si admirablement composée par Ravel (en 1931), marqué à la fois par la Grande Guerre et par le Jazz. Tharaud impose son autorité coutumière et déploie une puissance aussi bien qu'une richesse de toucher impressionnantes. Sans brusquer la sensibilité ravélienne, il défend une vision personnelle de la partition, soulignant bien plus sa fragilité que sa noirceur, et les deux cadences se montrent par ailleurs impeccablement maîtrisées. De son côté, l'**Orchestre Philharmonique de Nice** brille de mille feux et s'affirme dans sa forme des grands soirs, sous la baguette de son nouveau chef, les couleurs sombres de l'orchestration

ravélienne semblant parfaitement lui convenir, y compris des *sol*i de contrebasson et de basson d'une sombre beauté, voire des trompettes brillantes qui s'affirment avec exactement la sonorité et la puissance requises. En bis, le pianiste offre au public niçois la *Gnossienne N°1* de Satie, puis une plus insolite improvisation sur la chanson "*Padam, padam*" d'Edith Piaf...

Après une pause bien nécessaire pour se remettre de ses premières émotions, deux pièces symphoniques viennent mettre en exergue les qualités du chef comme de l'OPN : La *Suite de L'Oiseau de feu* d'**Igor Stravinsky** puis *La Valse* de **Maurice Ravel**. Ce qui séduit à l'audition du premier ouvrage, c'est le niveau de perfection technique atteint par la phalange azurée sous la baguette de son ancien directeur musical, pleinement exploité ici par son nouveau ! Si les pupitres de vents ont toujours été le point fort de l'orchestre niçois, son homogénéité et sa précision dans les *tutti* sont désormais dignes des plus hauts éloges. Bringuier peut ainsi faire ressortir l'élégance moderniste du *Sacre*, en appuyant sa vision sur un orchestre qui restitue les angles saillants de la rage stravinskienne – et dont les pupitres adhèrent aux moindres indications du jeune chef. Et dans *La Valse* (1919) de Ravel qui lui fait suite, on retrouve les mêmes qualités que l'on a pu constater dans la confrontation entre le chef et l'œuvre ravélienne dans le *Concerto* de la première partie : clarté des timbres, sens du rythme, variété des couleurs... L'interprétation se hisse ainsi au plus haut niveau et le martèlement conclusif emporte l'adhésion immédiate d'un public qui fait un triomphe à Lionel Bringuier et à son orchestre !

Vivement de les retrouver les [6&7 janvier prochain \(dans un programme Schumann/Berlioz\)](#), puis les [3&4 février \(Chostakovitch/Tchaïkovsky\)](#) pour constater à quel point la magie opère entre l'OPN et son nouveau chef – dont nous comptons bien suivre pas à pas les aventures musicales !

CRITIQUE, concert. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 9 décembre 2023. MOUSSORGSKI/RAVEL/STRAVINSKY : Orchestre Philharmonique de Nice / Alexandre Tharaud (piano) / Lionel Bringuier (direction). Photos © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Lionel Bringuier dirige l'Orchestre Philharmonique de Nice dans "Les Tableaux d'une exposition" de Modest Moussorgski à l'Opéra de Nice

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 2 Décembre 2023. SCHOENBERG, STRAUSS, WAGNER : Orch. Nat. du Capitole / R. Capuçon / T. Peltokoski.

Pour ce concert historique, des « huiles » politiques et culturelles étaient dans la salle. Toutes les places avaient été vendues, et on a même dû refuser du monde ! **Tarmo Peltokoski** faisait incontestablement l'événement. Ce jeune chef qui dirigera l'**Orchestre national du Capitole de Toulouse** dès septembre 2024 en tant que directeur musical de la phalange toulousaine est effectivement un génie de la

baguette. Avant de savoir que le destin allait lier ce jeune chef et l'Orchestre toulousain, [j'avais déjà été ébloui par leur union en 2022](#) – dans un concert qui peut toujours se regarder sur [Medici TV](#).

Premier concert de Tarmo Peltokoski avec son orchestre du Capitole



Aujourd'hui, c'est un rêve qui se réalise. Renouveler un coup de foudre entre un chef et l'ONCT, après la magnifique histoire avec Tugan Sokhiev, était bien improbable. Ce concert a été incroyablement enthousiasmant, et a tenu toutes ses promesses. En première partie, le chef avait choisi le terrifiant **Concerto pour violon** « A la mémoire d'un ange » d'**Arnold Schoenberg**. Il a d'ailleurs remercié le public dans un français exquis d'avoir écouté ce concerto. Œuvre difficile pour les musiciens comme pour le public, étendard du dodécaphonisme, elle se veut sans aucune séduction dans son intransigeance. **Renaud Capuçon** a été concentré et très solide techniquement. Cette virtuosité inouïe, il l'a totalement maîtrisée. Très engagé, son jeu a été très articulé et précis. Le chef a su garder une tension assez terrifiante tout du long. Seul le second mouvement a permis comme une détente. Très applaudi, Renaud Capuçon a donné en bis une variation sur la *Daphnée* de Richard Strauss. Habile choix qui a permis un lyrisme bien venu après tant de sécheresse, et a préparé la suite du concert.

Après l'entracte, l'orchestre s'étant élargi, nous avons pu vivre intensément le poème symphonique **Ainsi parlait Zarathoustra** de **Richard Strauss**. Le début est bien connu et sert d'ouverture dans le film culte, *2001 Odyssée de l'espace* de Kubrick. Je n'ai jamais eu de tels frissons dans cette page grandiose. Ce soir **Tarmo Peltokoski** obtient des contrebasses un bruissement tellurique impressionnant puis des cuivres une brillance aveuglante. C'est grandiose et également très précis et rigoureux. Le grand *crescendo* est conduit de main de maître et l'accord *fortissimo* qui se termine sur l'orgue est précis, sans déborder comme c'est parfois le cas. Puis la partie de quatuor à cordes chante avec une subtilité incroyable. Il n'est pas nécessaire ensuite de parler de la perfection instrumentale de l'orchestre, chacun joue comme si sa vie en dépendait. Une urgence absolue se dégage de cette interprétation. Tarmo Peltokoski associe un geste fougueux et fédérateur à une précision parfaite. Les nuances sont

exacerbées. Les *crescendi* nous clouent sur place. Ce qui pourtant est le plus émouvant est cette construction dramatique, cette capacité à raconter la musique. Ce jeune chef a une forme d'intuition qui fait que les musiciens comme le public adhèrent sans discussion à sa vision. Le public déguste la fin subtile et le long silence sur lequel se termine le poème symphonique, avant d'applaudir à tout rompre : succès total pour l'orchestre et le chef !

En fin de programme, l'*ouverture des Maîtres Chanteurs* de Wagner nous est offerte avec une lumière qui permet de déguster la riche construction contrapuntique ; c'est limpide et charpenté. C'est allant sans jamais aucune lourdeur, car le tactus est savamment conduit. Les couleurs rutilent et les nuances sont très creusées. L'enthousiasme communicatif du chef envahi le public qui applaudit avec frénésie. Cela confirme une union que l'on devine très intime entre ce jeune chef visionnaire, l'Orchestre du Capitole et son public. De bien beaux moments à venir sont promis aux toulousains ce soir. Medici TV a filmé et diffusé le concert en directe, nous espérons une rediffusion prochaine.

Les années Peltokoski sont attendues avec impatience à Toulouse après ce concert d'une telle intensité !

Critique, Concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 2 décembre 2023. Arnold Schoenberg (1874-1951) : Concerto pour violon, op.36 ; Richard Strauss (1846-1949) : Ainsi parlait Zarathoustra, poème symphonique, op. 30 ; Richard Wagner (1813-1883) : les Maîtres chanteurs de Nuremberg, ouverture ; Renaud Capuçon, violon ; Orchestre national du Capitole de Toulouse ; Direction, Tarmo Peltokoski. Photos : Romain Alcazar & Hubert Stoecklin.

VIDEO : Renaud Capuçon joue le mouvement lent du *Concerto pour violon* de Richard Strauss

CRITIQUE, concert. GENEVE, Victoria Hall, le 2 décembre 2023. HAENDEL : The Messiah. Gwendoline Blondeel (soprano), Alex Potter (alto), Thomas Hobbs (ténor), Gli Angeli, Stephan MacLeod (basse et direction).

Après un très beau concert consacré à Mozart et Haydn [dans le cadre de leur festival annuel, en juin dernier](#), Gli Angeli et leur chef **Stephan MacLeod** mettent cette fois à l'honneur **Georg Friedrich Haendel**, avec ce qui est peut-être son *opus magnus*, le sublime oratorio ***The Messiah***. Etalé sur deux jours (une deuxième représentation est prévue ce dimanche 3 décembre à 17h...), le concert se déroule dans le non moins sublime écrin qu'est le **Victoria Hall de Genève**, à l'extraordinaire acoustique en plus d'être d'un luxe tapageur.

Parfois exécuté avec un orchestre – et surtout un chœur – pléthoriques, c'est au contraire une approche chambriste, en

quête d'équilibre, que propose ici le chef suisse. On se rapproche ainsi de la première exécution du Messie qui – sous la baguette de Haendel lui-même venu se réfugier à Dublin en 1742 – ne comportait qu'une cinquantaine d'interprètes (seize chanteurs et quarante instrumentistes pour être précis – mais ici encore moins...).

Messie chambriste



Incontestablement, l'approche de **Stephan MacLeod** est très musicale, et c'est un véritable bonheur que d'entendre une sonorité aussi chantante et enlevée, dans un ouvrage si galvaudé par tant de versions « musclées » et pesantes. Quant aux solistes, s'ils ne comptent pas parmi les stars du moment

(hors Sandrine Piau qui, souffrante, a cependant dû laisser la place à sa collègue belge **Gwendoline Blondeel**), ils n'en sont pas moins remarquables, et s'avèrent à la hauteur de l'entreprise, vivant et disant l'amour et les souffrances du Christ avec une belle ferveur. Ces derniers interviennent dans de multiples combinaisons de récitatifs et airs aux accompagnements variés qui confèrent tout l'attrait de cet opus.

Le ténor britannique **Thomas Hobbs** signe ainsi une prestation remarquable tout au long du concert, entamant le cycle d'airs des "Prophéties" par une "Annonciation" interprétée avec joie et bonheur : une très belle présence vocale, assise sur une parfaite maîtrise technique du chant, une excellente conduite de la voix et une grande précision rythmique, le tout marié à une intense sensibilité théâtrale.

Côté féminin, **Gwendoline Blondeel** contribue à l'excellence de la soirée par une technique vocale impeccable, le timbre présentant un éclat tout spécial, sans jamais sacrifier le texte. Son interprétation du récitatif de "La Nativité" – qui traduit la première manifestation du Christ auprès des bergers – est emplie d'une ferveur lumineuse, et l'on retrouve la même expression pleine de joie dans la description qu'elle donne de "La Résurrection".

Mais le trésor de la soirée est bien la voix irréaliste de pureté du contre-ténor anglais **Alex Potter** qui, avec son timbre éthéré, fait fondre les cœurs les plus récalcitrants avec un bouleversant « *He was despised* », le plus bel air de la partition (qui décrit le mépris qu'essuie le Christ). Quant à la basse suisse **Stephan MacLeod** – qui retourne son pupitre de chef et fait face alors au public dès qu'il doit intervenir comme chanteur -, il impressionne par sa présence tant physique que vocale : le tableau qu'il dresse du "Jugement dernier" – le magnifique "*The trumpet shall sound*" – fait ainsi parcourir le frisson dans l'échine des auditeurs.

Enfin, le remarquable Chœur – qui comprend les solistes renforcés par huit autres chanteurs -, participe également pleinement à la grandeur de l'édifice. On retiendra en particulier un "*And he shall purify*" qui parvient à créer une ambiance empreinte d'une douce paix et d'une chaleureuse confiance, mais voilà surtout longtemps que nous n'avions entendu un "*Alleluia!*" aussi électrique !

Bref, une exécution du *Messiah* qui "*rend meilleur*", comme le souhaitait Haendel...

CRITIQUE, concert. GENEVE, Victoria Hall, le 2 décembre 2023.
HAENDEL : The Messiah. Gwendoline Blondeel (soprano), Alex Potter (alto), Thomas Hobbs (ténor), Gli Angeli, Stephan McLeod (basse et direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Gli Angeli interprètent le « Stabat Mater » de Pergolesi au festival de musique ancienne d'Utrecht